

LA RECHERCHE AU COLLÉGIAL: LES AUTRES RETOMBÉES

Jean-Marc Larrue, Collège de Valleyfield, Professeur de théâtre

RÉSUMÉ

Tous les chercheurs savent l'importance de la recherche et en connaissent les retombées. Les publications spécialisées et les colloques scientifiques en démontrent assez l'importance. L'objet de cette communication est de présenter les autres retombées de la recherche fondamentale et disciplinaire au collégial car, au-delà de l'avancement de la connaissance, au-delà aussi de son apport à notre enseignement, la recherche ouvre à des réseaux nationaux et internationaux, permet des rencontres marquantes et provoque des initiatives durables dont les effets dépassent, et de loin, le cercle des spécialistes.

La communication porte sur toute cette mouvance, sur tous ces réseaux d'échanges où évolue la recherche, sur toutes les réalisations et initiatives conséquentes, bref sur ce qui en découle concrètement pour notre enseignement et, plus globalement, pour notre milieu. Car la recherche est un élément dynamique qui devrait et qui peut effectivement transformer, pour le mieux, certains aspects de la vie collégiale. Mais cet apport n'est possible que sous certaines conditions qui sont, pour les chercheurs, autant de défis à relever en permanence, un statut à assurer tous les ans, une reconnaissance fragile et souvent suspecte – de la part des collègues non chercheurs, de la part du syndicat –, un appui institutionnel incertain, des ressources aléatoires.

Dans la perspective de changement qui s'annonce et qui ouvre quelques perspectives d'avenir, il apparaît opportun de faire valoir ces autres retombées de la recherche au collégial dont ni les statistiques officielles, ni les ouvrages spécialisés, ni les rapports du FCAR et du CSRH ne soulignent assez l'importance. Évoquer ces retombées en les liant à la condition pratique de l'exercice de la recherche, tel est donc le défi de cette communication étayée d'exemples vécus au cours de ces dernières années.

Je voudrais tout d'abord remercier le comité organisateur qui me permet de traiter ici de questions qui m'apparaissent cruciales mais qu'on a rarement l'occasion d'aborder dans des forums scientifiques. Et puisque, justement, nous sommes des chercheurs scientifiques, j'aimerais, avant d'entrer dans le vif de mon sujet, faire deux remarques liminaires. La première est presque une excuse. L'exposé que je propose n'a rien de scientifique, il est plutôt et littéralement péri-scientifique dans la mesure où je n'y parlerai ni des objets ni des méthodes de mes recherches, mais plutôt des conditions de ma pratique de chercheur et des retombées de mes activités de recherche pour moi, pour mon enseignement, pour le collège et, je dirais, plus globalement, pour le milieu. C'est donc à la fois un bilan et une réflexion que je propose, un bilan, et je m'en suis rendu compte après coup, qui découle principalement de mon engagement, comme chercheur, au niveau international et de ce qui en a rejailli pour le milieu.

Ma deuxième remarque ressort à la portée nécessairement et malheureusement limitée de ce que je vais dis-

cuter. Nous le savons, toutes les recherches ont quelque chose d'unique et de difficilement transférable ou transposable. Elles sont d'autant moins transférables que le contexte dans lequel nous les effectuons varie considérablement d'un chercheur à l'autre à cause du domaine dans lequel nous travaillons, mais aussi à cause de la situation institutionnelle dans laquelle nous évoluons. À ces deux égards je dois admettre que je suis assez privilégié. Mon domaine de recherche, le théâtre, est un art de la représentation collective qui confère à ceux et à celles qui le pratiquent une certaine forme de notoriété, et je dirais même de reconnaissance publique dont les chercheurs bénéficient également. Ils en bénéficient d'autant plus que c'est en plus un domaine où la pratique, la formation et la théorie sont très intrinsèquement liées. De sorte qu'il est très rare de trouver un chercheur en théâtre qui ne soit pas aussi, d'une façon ou d'une autre, un praticien.

En ce qui concerne la situation institutionnelle, nous avons tous pu constater son importance au cours de nos travaux, principalement durant ces dernières années. Je

résumerais la situation de mes collègues chercheurs de Valleyfield et la mienne en disant que nous avons la chance d'être dans un cégep qui a presque toujours valorisé et favorisé la recherche sous tous ses aspects, pédagogiques comme fondamentaux. Cet appui, qui trouve ses motifs dans l'histoire de notre institution, se manifeste de multiples façons : appui technique et logistique, soutien administratif, aménagement à l'horaire, etc. Un autre élément, qui singularise notre condition de chercheurs et qui explique un peu la réalité dont je vais parler, est que nous appartenons à un petit collège – 2000 étudiants – situé dans une petite ville – qui est aussi une capitale régionale – qui se trouve suffisamment loin de Montréal pour ne pas être une banlieue dortoir – c'est une vraie ville – et qui a tous les avantages que peut présenter la proximité d'une métropole, des avantages que n'ont pas des villes de même taille plus excentrées. Puisque j'aborde ici la question institutionnelle, je dois dire également que, dès le début de mes activités de chercheur, j'avais pris le ferme parti de m'afficher comme chercheur de collège, étant persuadé qu'il s'agissait là d'une occasion de faire valoir et connaître notre ordre d'enseignement. La tendance, en effet – surtout au niveau du doctorat et du post-doctorat – est de s'identifier par l'université où l'on étudie.

Ces remarques étant faites et puisqu'il s'agit de retombées de recherches, permettez-moi d'évoquer rapidement mon itinéraire. Je suis donc chercheur en théâtre, plus précisément en histoire du théâtre. Je fais de la recherche disciplinaire – même fondamentale – qui n'a aucun caractère pédagogique. Mon cheminement de chercheur est assez banal. Après avoir obtenu des bourses FCAC – à l'époque – pour ma maîtrise puis pour mon doctorat, j'ai poursuivi mes travaux au-delà du doctorat, sans arrêt depuis 1981. Je reçois donc des subventions FCAC-FCAR ainsi que des subventions du CRSH sans aucune interruption depuis presque vingt ans. Et régulièrement, j'obtiens des subventions d'autres organismes, publics ou privés, pour des projets ponctuels mais toujours liés à mes recherches. Depuis 1981, c'est le collège qui gère pratiquement toutes ces subventions. Je suis aussi dégagé partiellement d'enseignement depuis 1981; autrement dit, je n'ai pas enseigné à temps plein depuis 20 ans. Je ne sais pas très bien à quelle catégorie d'enseignants me rattacherait Monsieur Robitaille, mon prédécesseur à cette tribune¹, mais je sais que pour bien des collègues, c'est une catégorie suspecte sans doute. Bref, je ne sais pas trop si je

dois ou non tirer quelque fierté de mon statut ininterrompu, pour ne pas dire permanent, de professeur-chercheur de collège, mais il me convient très bien et j'en suis très heureux. Mes libérations ont oscillé de 20 % à 80 % de ETC, même au cours des dernières années. Enfin, je peux dire que j'ai connu et vécu toutes les métamorphoses de nos organismes subventionnaires depuis 20 ans, et je ne saurais plus dire à combien de programmes différents j'ai pu participer. Je suis, depuis 1994, subventionné par le CRSH à titre de chercheur individuel et par le FCAR à titre de co-directeur d'un groupe de recherche inter institutionnel.

Évidemment, la recherche existe d'abord pour faire avancer la connaissance et c'est probablement sous ce rapport qu'elle est le plus facilement appréciable et quantifiable. Les évaluations dont nous faisons l'objet à chaque nouvelle demande marquent justement l'importance relative de notre apport à la connaissance dans nos champs respectifs. La recherche a également des retombées considérables pour le chercheur lui-même et, là aussi, on peut en mesurer l'effet, du moins dans une certaine mesure, par ses réalisations, ses publications et, plus généralement, par son *curriculum vitae* qui devient un facteur primordial dans le processus d'évaluation des projets. Bien entendu, ces deux aspects, l'avancement des connaissances et le développement du chercheur, ne sont pas des arguments de poids quand vient le temps de justifier le maintien de la recherche – surtout fondamentale ou disciplinaire – dans un collège. La valeur pédagogique de nos travaux a *a priori* plus de légitimité. Mais c'est justement un aspect que, vu mon domaine, j'ai beaucoup de difficulté à faire valoir. Les seules choses que je peux affirmer à cet égard tiennent du truisme. Il m'apparaît indéniable que les savoirs que j'ai acquis au cours de ces 20 dernières années, que la fréquentation régulière des théoriciens, des créateurs et des praticiens parmi les plus en vue dans le monde du théâtre, tant à l'échelle nationale qu'internationale, nourrissent et enrichissent mon enseignement, tout comme les ouvrages que j'ai rédigés sur le sujet peuvent aider mes étudiants. Mais étant donné la nature de la formation que nous donnons, au niveau collégial, comme à celui du 1^{er} cycle universitaire – qui reste celui de la sensibilisation et de l'initiation –, est-ce que tout cela est bien utile? Est-ce que, si j'avais un profil plus traditionnel, les étudiants seraient moins bien formés? Ces questions m'ont été posées au cours de certaines des assemblées syndicales épiques que nous avons vécues ces dernières années et je n'avais évidemment pas de réponse catégorique à apporter.

Si la connaissance peut très bien se passer des chercheurs de collèges pour avancer, si le développement

¹ L'exposé de Monsieur Robitaille proposait une catégorisation des différents types d'enseignants.

personnel et scientifique de nos chercheurs peut être considéré comme un luxe, particulièrement si ce développement n'a pas de retombées palpables sur la pédagogie, il est d'autres domaines où la recherche peut avoir des effets positifs considérables et indiscutables. C'est de ceux-là que je veux traiter maintenant. Je parlerai là d'effets « para » et « péri pédagogiques » de la recherche et de ses retombées institutionnelles et pour le milieu. En somme, j'aborderai ici la question des « autres retombées » de la recherche.

Depuis 1981, je revis deux ou trois fois par année le rituel des communications savantes dans des congrès et colloques internationaux. J'ai acquis là des connaissances précieuses sur mon propre domaine de recherche mais, surtout, j'ai découvert tout un univers dont on fait rarement état. Le monde international de la recherche et son organisation d'abord. Le mécanisme des grandes institutions qui le régissent, les rapports de force et d'influence qui s'y exercent, les intérêts qui y sont défendus. Au cours de ces vingt ans, j'ai participé à des rencontres scientifiques dans près de 40 pays différents sous à peu près toutes les latitudes. D'ordinaire, ces rencontres avaient et ont lieu dans des universités qui offraient des formations en théâtre. La première constatation à laquelle j'en suis assez vite arrivé va de soi. C'est que, en dépit de nos problèmes – des problèmes que le monde entier vit également du reste –, nous sommes au Québec, parmi les mieux nantis. En fait avec les Américains, les autres Canadiens et les chercheurs de certains pays d'Europe de l'ouest et de l'Australie – je ne suis jamais allé au Japon –, nous bénéficions des meilleures conditions à la fois pour enseigner et pour effectuer de la recherche, du moins dans le domaine qui est le mien. Nous disposons de très bonnes infrastructures, de services plus efficaces qu'ailleurs et de moyens de communications tout à fait sûrs. Deuxième constatation banale aussi, mais qui vaut d'être rappelée, c'est que, à l'échelle internationale, les cégeps sont assimilés d'emblée aux universités et leur intégration à l'ordre tertiaire ne soulève aucune discussion.

Du point de vue organisationnel, j'ai vu aussi que nous avions d'immenses avantages, dont – cela peut surprendre – la relative légèreté des contraintes administratives que nous avons à subir et l'existence de rapports hiérarchiques fondés davantage sur le consensus que sur l'exercice vertical de l'autorité.

Quant aux rapports d'influence et de force que j'évoquais plus tôt, ils nous placent, nous Québécois, dans une situation très avantageuse. Nous parlons les deux langues les plus connues au monde, nous ne sommes ni

tout à fait américains ni non plus européens, nous n'avons pas de faute coloniale connue à nous faire pardonner et personne ne peut nous soupçonner de quelque velléité hégémonique que ce soit. Bref, dans l'échiquier de la recherche internationale, nous faisons l'unanimité et sommes des candidats en or pour les postes de direction.

C'est ainsi que, je dirais presque naturellement, je suis devenu membre du comité exécutif de la Fédération internationale de la recherche théâtrale, qui est un peu l'autorité mondiale en notre domaine. Dès mon arrivée au Comité, j'ai émis le vœu que l'un des congrès annuels de l'organisation se tienne un jour à Valleyfield. Ces congrès sont très convoités et sont accordés en général plusieurs années à l'avance. Le hasard a fait que le congrès de 1995, prévu en Australie, a été annulé. Nous devons donc, comme membres du comité exécutif, ou bien le supprimer ou bien trouver une solution de remplacement avec un an de délai. Avec l'accord de mon collègue, j'ai proposé la candidature de Valleyfield qui a été retenue. Pour diverses raisons, un partenariat a été établi avec l'UQAM pour la réalisation de ce congrès d'envergure qui a eu lieu en mai-juin 1995 et qui comptait 120 interventions savantes et 350 participants de 30 pays.

Les retombées, là sont claires. Pour l'image du Collège à l'égard de la ville et du gouvernement, pour la ville – 350 congressistes internationaux dans une ville de 30 000 habitants, ça se sent, et surtout pour les étudiants. Depuis le tout début de mes recherches, j'engage des étudiants de mon collège pour m'assister dans mes travaux. Mais le congrès a eu un effet beaucoup plus mobilisateur. Ce sont près de 50 étudiants, dont certains rémunérés sur plusieurs mois, qui ont travaillé à l'organisation du congrès et en ont abordé et vécu tous les aspects. En plus de vivre un congrès international et de suivre les communications de sommités, ils ont pu participer à des ateliers pratiques donnés par des spécialistes réputés. Pratiquement, le congrès a mobilisé toute la concentration Arts et Lettres de notre collège. Et il a été couronné de succès. En 1997, nous avons répété l'expérience avec un autre congrès, mondial, celui-là, de même envergure, mais sans l'UQAM et en partenariat avec l'Université Laval. Il s'agissait du Deuxième congrès mondial de l'Association internationale du théâtre à l'Université. Financièrement, ces rencontres ne coûtent à peu près rien au collège, mais elles contribuent grandement à son rayonnement régional et ont un effet mobilisateur considérable sur les étudiants.

La fréquentation assidue de « ce bien petit monde » dont on parle... comporte d'autres avantages, il permet

l'établissement de réseaux d'entraide et d'intérêts. À force de se rencontrer et de mieux se connaître, les chercheurs finissent par aborder d'autres sujets que ceux de leurs recherches immédiates. En théâtre, comme je le présume ailleurs, les recherches à caractère scientifique sont évidemment les activités les plus valorisées et les seules qui soient d'ailleurs subventionnables. Or, au fil des années, nous nous sommes rendu compte que nous n'étions pas exclusivement des chercheurs, mais aussi des praticiens passionnés, et que cette face cachée de nos activités était pour la majeure partie d'entre nous aussi importante et accaparante que la recherche théorique. Comme les grandes instances internationales ne pouvaient pas intégrer cet aspect de notre pratique à leurs mandats, l'idée de créer une nouvelle organisation internationale incorporant la pratique théâtrale a germé petit à petit et a abouti à la fondation de l'Association internationale du théâtre à l'Université (AITU-IUTA), à Liège en 1994. Le Collège de Valleyfield est l'un des neuf membres fondateurs de l'organisme, ainsi que l'Université Laval. Là aussi, les retombées sont importantes. Nous avons organisé le 2^e Congrès mondial de l'AITU en 1997 – tel que mentionné plus tôt – et nous avons été co-organisateur du 3^e Congrès mondial avec l'Université de Liège en Belgique qui s'est tenu à Dakar au Sénégal en novembre 1999.

La fondation de l'AITU relève d'un phénomène très large qui est apparu à la fin des années 1970 et qui est la renaissance du théâtre universitaire. Et j'en arrive au dernier point de ma présentation. Le théâtre universitaire a connu un premier âge d'or dans les années 50, mais il n'a pas survécu au mouvement de Mai 68 et à toutes les remises en question qu'il a provoquées. En 1980, le théâtre universitaire – lire tertiaire ou post-secondaire – renaît sous forme d'organisations théâtrales plus structurées et sous forme de festivals. Le Collège de Valleyfield a suivi le mouvement, tout naturellement. Il faut dire que, à l'instar d'autres établissements du Québec, le Collège de Valleyfield a une tradition théâtrale plus que centenaire. Il y a toujours eu une troupe et une forme ou une autre de formation théâtrale. Comme je l'indiquais, la plupart des congrès auxquels j'ai participé et continue de participer se déroulent dans des universités qui profitent de la venue de congressistes étrangers pour faire valoir l'originalité et la qualité de leur formation. Les congrès sont donc presque toujours accompagnés de présentations de productions théâtrales étudiantes. Là aussi, le même constat s'impose. Nous avons un avantage matériel et technique important sur la plupart des pays où je me suis rendu. Quant à la qualité moyenne des productions auxquelles j'ai assisté, elle est comparable à ce que

nous faisons normalement. En d'autres termes, les productions de nos étudiants correspondent sensiblement, du moins à mes yeux, à la moyenne de ce qui se fait partout ailleurs, si l'on exclut, bien entendu, les écoles supérieures de formation professionnelle. Le développement du théâtre universitaire a permis un large débordement du cadre étroit des congrès. Des festivals sont apparus ici et là, regroupant de 10 à 30 troupes post-secondaires. Alors que, jusqu'alors, le congrès était l'événement majeur de la rencontre et que les spectacles étaient une espèce d'agrément accessoire, l'apparition des festivals a pratiquement inversé la situation, le congrès devenant l'une des activités du festival, au même titre que les stages et ateliers.

Cette mutation m'a donc permis de voir de plus en plus de productions étudiantes. Et je me suis astreint, avec plaisir et curiosité, à analyser le mode de fonctionnement et l'organisation des groupes qui, d'année en année, offraient les meilleurs spectacles dans les festivals qui fleurissaient partout, principalement en Europe, en Afrique et en Amérique latine. J'en ai tiré des leçons que j'ai discutées avec mes collègues, et que nous avons décidé d'appliquer à notre réalité. Nous avons ainsi radicalement transformé la troupe du Collège à laquelle on ne peut être admis qu'après un long processus de sélection (10 % d'admis), les étudiants restent dans la troupe deux à trois ans – sans échec; nous gardons les mêmes spectacles, des works in progress, de trois à quatre ans –, la troupe est très liée au programme Arts et Lettres; enfin nous participons, près de deux fois par an à des festivals internationaux de théâtre universitaire ou de jeune théâtre en Europe, en Amérique latine ou en Afrique. D'ici deux ans, nous irons en Australie, dans trois ans, si tout va bien, au Japon.

Cela est évidemment possible grâce au mode de production et de fonctionnement que nous avons adopté, à partir de modèles venus d'ailleurs, et qui assure un niveau de qualité aux productions, mais c'est aussi grâce au réseau que j'ai pu établir au niveau international. Parlant de retombées, le Collège considère aujourd'hui que la Troupe est une vitrine plus efficace que toutes ses campagnes publicitaires et c'est probablement vrai. D'autant plus que la Troupe a eu d'autres effets. Depuis 1994, nous recevons, sur une base bilatérale des troupes universitaires étrangères et nous convions la population – mais surtout les écoles secondaires de notre région, qui assistent en nombre à nos propres productions – à venir voir les productions étrangères. En 1997, nous avons décidé de créer notre propre festival en nous inspirant de ce qui se fait dans les pays d'Europe de l'est, c'est-à-dire un festival hybride, secondaire-

tertiaire regroupant des spectacles de toutes les écoles secondaires de la région, du Collège et d'une troupe invitée. Cette année, en l'an 2000, notre festival a pris une dimension plus internationale encore avec cinq troupes universitaires étrangères. L'an prochain, nous en recevrons sept en plus des six troupes secondaires. Et nous avons intégré au festival la semaine des Arts du Collège et les projets d'intégration des finissants d'Arts et Lettres.

Pour revenir à la question des retombées, je pense qu'elle ne se pose même plus, tant ces retombées sont visibles, je dirais, sonnantes et trébuchantes. Notre festival attire 5000 spectateurs dont beaucoup d'étudiants du secondaire et leurs parents. Nos étudiants, bien entendu, vivent et suivent cet événement avec enthousiasme parce qu'ils en sont en quelque sorte l'âme et les hôtes. Nous sommes un cégep de 2000 étudiants, dont plus du 10^e sont dans le domaine des arts. En dépit de la baisse généralisée des inscriptions dans la zone SRAM et de l'ouverture du Collège Gérald-Godin, notre concurrent immédiat, le Collège de Valleyfield a à peu près maintenu sa clientèle. Il va de soi que ces activités, dont je parle, ne peuvent seules expliquer la situation, mais tout le monde s'entend pour dire qu'elles n'y sont pas étrangères.

Il y a bien sûr des problèmes liés à tout cela, dont le caractère en grande partie bénévole de ces activités. Mais nulle part, de telles manifestations ne seraient possibles sans bénévolat. La question à se poser porte sur le juste équilibre du bénévolat fourni et du soutien qui lui est accordé, accordé par l'administration mais plus globalement par le milieu collégial, la ville et la région. Je ne sais pas si cet équilibre est un jour atteint ni comment. Ce que je sais cependant c'est que naturellement nous avons toujours l'impression d'en faire un peu plus que les autres. Ce que je pense aussi et qu'il faut tenir pour acquis, c'est que ces activités sont inscrites dans le temps : elles tiennent à des conjonctures, à des affinités fulgurantes entre personnes, à des convergences fragiles, à des rencontres exceptionnelles. Vouloir institutionnaliser ce genre de choses est extrêmement risqué, principalement parce que l'entreprise devient trop coûteuse.

Mais quand les initiatives bénévoles des étudiants, des professeurs et techniciens trouvent un appui véritable au sein des administrations et du milieu, le milieu collégial, le milieu socio-économique aussi, le bénévolat est tout sauf un servage. En ce qui me concerne, il est clair aussi que toutes ces retombées réduisent ma productivité de chercheur subventionné mais cela, jusqu'à présent, n'a pas nui à mon dossier. Il est vrai, cepen-

dant, que j'aspirerais parfois à troquer le temps que je consacre à ces activités contre quelques mois consacrés exclusivement à la recherche, la recherche et rien d'autre. Mais n'est-ce pas notre rêve à tous?

Jean-Marc LARRUE est professeur de théâtre au Collège de Valleyfield. Historien de théâtre, il a rédigé divers ouvrages sur le sujet dont, plus récemment, *les Nuits de la « Main » – Cent ans de spectacles sur le boulevard Saint-Laurent* (corédigé avec André Bourassa, VLB); *le Monument inattendu – le Monument-National de Montréal – 1893-1993* (HMH-Hurtubise) et *le Théâtre yiddish à Montréal – Yiddish Theatre in Montreal* (JEU)..

Jean-Marc Larrue est membre du groupe de recherche GRAFICS et du Centre de recherche sur l'intermédiarité (CRI) de l'Université de Montréal. Il est chercheur subventionné FCAR et CRSH.